Carrément à l'ouest

Il m'avait prévenu. Lors d'une conversation téléphonique, Tomi Ungerer m'avait dit qu'il habitait l'un des points situés les plus à l'ouest de l'Occident, en Irlande, près d'une crique fréquentée naguère par les contrebandiers, un coin où les amateurs de plongée sous-marine connaissaient souvent des mésaventures, si bien qu'il les récoltait sur le canapé de son salon, à demi noyés, et qu'il leur offrait le whisky en attendant les secours d'un air rigolard. Il m'avait dit aussi qu'un immense récif, baptisé la Dent du diable – dessiné dans le bel album *Maître des brumes* –, se dressait au milieu des flots juste en face de sa maison. Même avec ces informations, y aller et voir cela de mes propres yeux a été un choc. Tomi s'est établi dans l'un des sites les plus merveilleux que j'aie jamais vus, une lande où paissent des moutons, bordée de falaises. Non, « merveilleux » n'est pas le mot. Il faudrait plutôt employer le terme « sublime », au sens où l'employait Emmanuel Kant, qui signifie tout à la fois beau et terrifiant, car Tomi vit dans un lieu presque inhabitable tant il est rude, malmené par les puissances austères de l'air du large, de l'iode, de la pluie et du vent…

Les réponses de Tomi aux questions envoyées par les enfants à *Philosophie Magazine* ne viennent pas de n'importe où. Elles sont émises depuis ce lieu. Il me les faisait parvenir à l'ancienne, c'est-à-dire que je recevais une fois par mois, par fax, quelques pages manuscrites, avec des ratures, des croquis, des ajouts et des

digressions numérotées… Mais le fait que ces pages proviennent d'un lieu à part, d'un ailleurs, n'est pas sans effet sur leur contenu, ni sur la manière – inimitable – dont Tomi s'adresse aux enfants.

D'abord, sur cette lande déchiquetée que viennent frapper les lames de l'Atlantique, il n'y a ni foi ni loi. Les règlements, la politesse, la prudence, ce sont des manières de citadins, d'urbains. Elles ne valent pas une crotte de mouton, replacées dans une nature grandiose. Tomi se fiche pas mal de provoquer du mécontentement. Un buzz sur les réseaux sociaux ne pourrait l'atteindre, là où il est. Son indépendance géographique l'éloigne de la morale commune. Ensuite, il y a dans les textes et les dessins de Tomi un jeu constant avec l'effroi. Cela vient sans doute en partie de son enfance alsacienne marquée par la Seconde Guerre mondiale, qu'il évoque souvent dans les pages qui suivent. Mais si vous regardez tous les soirs la lune se lever au-dessus d'un isthme irlandais, vous ne pouvez pas ne pas sentir des présences spectrales autour de vous, ne pas éprouver une épouvante délicieuse. Enfin, je dirais qu'un lieu aussi élémentaire est un bon guide pour un artiste et qu'il aide à aller droit à l'essentiel. Quand il dessine, Tomi ne donne jamais dans la simple illustration ni dans l'anecdote. Chaque croquis qu'il griffonne a une symbolique frappante. Et quand il écrit, il cherche – de la même façon – la concision. Comme si le souffle des tempêtes emportait les bavardages, et ne laissait assez d'haleine que pour prononcer des phrases courtes, mais indispensables.

Alexandre Lacroix

Je ne raisonne pas que pour être raisonnable

Une philosophie qui ne propose pas de recettes pour la vie quotidienne n'est qu'une gymnastique cérébrale trop acrobatique pour le commun des mortels. Moi-même, dans ma jeunesse, je me suis plongé dans l'étude de grandes cervelles comme Kant, Descartes, Ouspensky ou Kierkegaard, pour finalement m'avouer que je n'y comprenais rien. Je n'ai simplement pas les capacités intellectuelles pour saisir au vol des pensées en trop haute altitude.

Je me suis toujours méfié des théories qui prétendent avoir le monopole de la vérité. Sous les nazis, dans l'Alsace de mon enfance, tout était simplifié : « Ne pensez pas – le Führer pense pour vous. »

Moi, je prends la liberté de penser par moi-même et j'aime plonger dans les profondeurs, la mienne et celles des autres, tout en cherchant des solutions aussi simples que pratiques. Ma cervelle a les deux pieds sur terre – et prend parfois ses jambes à son cou.

Lorsque Alexandre Lacroix, le directeur de la rédaction de *Philosophie Magazine*, m'a proposé de tenir une rubrique qui répondrait à des questions d'enfants, j'ai bondi sur l'occasion comme un fauve sur sa proie.

Il y a des années, lors d'un débat public, je me suis trouvé face à la responsable des jardins d'enfants suisses de l'époque qui déclarait que jamais de son vivant un livre de Tomi Ungerer n'entrerait dans un de ses établissements. Comme de nombreux pédagogues, elle n'avait sans doute pas l'expérience qu'a une mère de famille entourée d'une ribambelle de petits monstres.

Pour cette dame, les enfants étaient de petits êtres fragiles qu'il fallait mettre à l'abri et protéger de ce monde gouverné par des instincts mauvais.

Pour ma part, je subsiste dans un état que ma femme qualifie de *« arrested development »* : je ne suis jamais devenu adulte. J'ai ainsi préservé une certaine innocence puérile et ludique, et la capacité de faire des découvertes et de m'émerveiller constamment. Chaque fois que je prends l'avion, c'est comme si je le prenais pour la première fois.

Les petits sont exactement sur ma longueur d'onde en matière d'humour subversif. Mes modèles sont les fables d'Ésope, donc aussi celles de La Fontaine, ainsi que les histoires de Erich Kästner.

Que l'université de Karlsruhe m'ait nommé « doctor honoris causa » (plus « honoris » que « causa ») il y a quelques années n'est pas une raison pour que je me prenne davantage au sérieux. Bien au contraire, c'est par l'absurde que je gouverne la logique. Si, comme dit Pascal, « l'homme est un roseau pensant », il ne l'est qu'à la fin de l'été, couronné d'un boudin noir de semences qui s'envolent jusque dans des déserts éloignés.

Ainsi, Alexandre Lacroix m'édite, corrige mes fautes d'orthographe tout en maintenant celles caractéristiques de mon style *dixlexique*, débroussaille mes textes souvent trop longs et respecte ma façon de penser, fondée sur le doute et la relativité des choses, selon le principe du « Pourquoi pas ? »

Je pris rapidement conscience que je ne devais pas contaminer les enfants avec mon cynisme. C'est pour cela que je mets en avant les préceptes du respect et du partage – souvent à l'aide de l'humour, cet ingrédient essentiel de la survie. Et – surtout ! –, la liberté de penser. La liberté existe pour qu'on la prenne. Je ne raisonne pas que pour être raisonnable. Si un mystère se révèle inexplicable, eh bien, qu'il nourrisse notre imagination et abreuve nos rêves !

De nombreuses questions d'enfants m'ont catapulté vers mon propre passé. C'est pour cela que j'ai régulièrement recours à des anecdotes autobiographiques. Et, là encore, ce qui s'applique à l'un ne convient pas à un autre. Mon livre *Pas de baiser pour Maman*, par exemple, ne conviendrait pas à un orphelin en manque d'affection.

Je reste réaliste dans l'absurde, comme le chêne qui se conifère en voyant venir l'hiver. La vie est une épreuve à surmonter dans un monde injuste et violent, autant en avertir les enfants.

Répondre aux enfants, cela signifie se mettre à leur place, expliquer les choses avec des mots adultes et compréhensibles, illustrer les idées par des exemples tirés de la réalité ou soutirés à l'imagination, leur montrer que tout peut se surmonter avec le sourire et le respect. Et que nous sommes tous – grâce à l'absurde – des apprentis sorciers.

Tomi Ungerer